

vant de son Jean : « Tu as tardé à rentrer, lui dit-elle, lui tendant à la fois ses lèvres et ses roses. Prends garde, m'amour, je rêvais sur la terrasse et devine à quoi ? — Il faut deviner ? Je n'aime pas beaucoup cela, tu sais ma petite Marcelle, mais je n'ai pas peur de tes rêves. A quoi peut te conduire une rêverie ma chérie, dit-il, finissant un long baiser, si ce n'est à moi

M^{me} L. REVEST

DEUXIÈME PRIX

Titine, ..mon fânme

L'homme sera toujours un nageur incertain
Dans les mers du temps...

I

L'ENTHOUSIASME PUR DANS UNE VOIX SUAÏVE

(DE VIGNY)

— Eh ! bien Tétin et ce conseil ?

— Bon service armé, Ma-Sabine !

— C'est vrai que vous êtes membré ! Et vous êtes content de partir ? fit-elle avec un reproche dans la voix. La guerre est terrible pourtant ! Les journaux disent que . . .

— Des racontars, et on dit tant de choses sur cette guerre là que je veux avoir le cœur net. A mon âge on est curieux ! Je ne veux pas rester ici pendant que la-bàs tant de gens se font tuer pour nous. Il y a trop d'embusqués. Je suis orphelin, je veux partir. Il ne faut pas que plus tard on dise que les créoles n'ont rien fait.

Il y eut un silence. Tétin sentait inconsciemment la lutte

des idées et des cœurs qui, depuis des millénaires, faisait se heurter des peuples et s'entretuer des hommes !

Une lueur s'enfilait dans son cerveau, très douce comme à travers un verre dépoli. Il se sentait grandir à l'infini. Son corps n'existait plus ; l'âme plauait, puis descendait pour tout embrasser. Elle était devenue une parcelle indivisible du Tout, la sœur des autres, fondue en Elles.

Ramené à la réalité, il reprit :

-- Puis je verrai du pays ! et il jetait les noms des étapes d'une voix extatique : Djibouti, Port-Saïd, Marseille, le Front, Paris peut-être. . . Chaque syllabe s'allongeait, pesée, évoquant des visions vastes comme des mers, vagues comme des songes !

— La jeunesse ! vous aimez bien les bagarres, les casse-cou ! Vous verrez de belles choses sans doute, mais je vous plains. Vous savez le fils Poset est tué, celui de M^{me} . . .

— Je sais tout cela, Ma Sabine ! Mais que l'on soit tué d'une balle ou que l'on meure de vieillesse, n'est-ce pas la même chose ? Où est la différence ?

— Oh ! Tétin, comment vous par exemple ; vous pouvez être tué dans six mois en pleine jeunesse, à vingt-ans. Avez-vous goûté à la vie ? Non. Mourant de vieillesse vous vous en irez assez content d'avoir vécu d'avoir aimé !

— Bah ! chacun doit vivre sa vie, et là haut si tant est qu'il existe un au-delà, notre vie est inscrite d'avance. Chacun accomplit sa tâche ! la mienne est peut-être de mourir pour le pays ? On nous a dit assez souvent : « L'homme n'est qu'un jouet ! »

Le silence pesa de nouveau. Ma-Sabine en profita pour se lever du seuil de sa porte ; elle déplissa à petits gestes secs sa blouse blanche à rayures bleues, raide d'empois, puis s'accouda au chambranle le dos appuyé aux vitres derrière lesquelles jouait un rideau cramoisi.

Tétin, en cette claire journée de juin, se sentait tout

drôle. Il avait des rêveries étranges qui le secouaient et le laissaient ensuite abasourdi et perplexe. Il avait posé ses deux mains dans la ceinture de coton bleu qui retenait son pantalon de basin, la veste flottante rejetée en arrière. Il avait incliné vers le sol sa tête fine aux cheveux lustrés, sa figure olivâtre où ses yeux verts étaient figés comme en une vision extraordinaire :

Des chevauchées merveilleuses, une charge cadencée, puis un ouragan de corps se ruant à travers une tempête de projectiles, des drapeaux frissonnants et au-dessus de tout cela, la Mort, implacable faucheuse.

— Ma sabine, incapable de penser reprit :

— Quand comptez-vous partir ?

— On ne le sait pas encore, peut être dans quinze jours ou dans un mois ! On nous prévient quelques jours seulement à l'avance. En attendant on ira voir la famille !

— Votre famille ? Vous venez de dire que vous êtes orphelin !

— Je ne parle pas pour moi ! Je partirai sans trop de regret

— Comment vous ne nous regretterez pas ?

— Pourquoi dire cela, Ma-Sabine ? Comment ne pas regretter mon Butor, ma rue des Limites, les gens que je connais et qui m'aiment !

— A la bonne heure ! Tout de même je vous plains. Vous n'êtes pas marié. Vous n'avez même pas une femme !

— J'ai pensé à me marier. Mais moi partant ma femme serait abandonnée quasiment, trop malheureuse. Tenez voici Pa Misère qui vient ; demandez-lui son avis ?

— Cette vieille saloperie de malgache ! Je ne cause pas avec tout le monde. Adieu Tétin et bonne chance. Vous reviendrez nous voir avant de partir ? hein ?

— Mais oui, Ma-Sabine, au revoir !

Elle le suivit un moment des yeux, quelque peu attendrie, puis sa face où les rides creusaient des sillons déjà accentués se fit dédaigneuse. Pa Misère passait. Et vraiment le contraste était frappant.

L'allure guindée avec sa couronne de cheveux blancs elle ressemblait à ces vieilles bourgeoises dont les peintres d'intérieur nous ont laissé le type noble et sympathique. C'était une mulâtresse....

Et Pa Misère ! Une face brun-chocolat, velue et grisonnante avec des poils laineux, et parmi ces friches des lèvres humides et lippues, un nez énorme, écrasé, entre deux yeux blancs et malicieux. Dépoitraillé, crasseux, il sourit béatement à Ma-Sabine et la salua d'un clin de tête en chantonnant goguenard :

N'a point miel vert, que l'est plus doux !

Puis croisant les mains derrière le dos, il continua la route, à demi-courbé, un ris dans les poils, ses pieds nus baignant dans la poussière.

Tétin ayant descendu jusqu'à la rue du Grand-Chemin rencontra sa bande, ses dalons qui poussèrent un concert hurlant à sa vue : Totor presque beau avec son profil abyssin, Onésime créole-malabar, Riodor soucieux de partir, et Coco malabar. Tétin était le chef, le boute en train car il avait du bagout, de l'intelligence, une aptitude à comprendre les choses trop subtiles pour les cervelles obtuses de ses camarades. De plus il était un créole, un franc créole, avec son teint de vieux bronze florentin. Sa profession de tailleur lui donnait une incontestable supériorité. Ils décidèrent que cette fin de dimanche ils iraient tous cinq en voiture à travers les rues, par toute la ville, à la façon de gros bourgeois.

Mais Tétin n'était guère en train, il s'excusa et grave les laissa malgré leur insistance têtue.

Toute l'après-midi il alla sur la grève, derrière la gare, contemplant les flots qui caressants et plaintifs venaient déferier à ses pieds, léchant les galets ronds, avec un grondement sourd, contenu, à peine perceptible dans son immensité.

Le soir il rentra dîner et sitôt après, il ressortit. Le Barachois le tenta. Sur la place Garbit, des chevaux de bois galopèrent en cercle, aiguillonnés par un orgue nerveux grondant une valse saccadée. Une vieille grue dressait son antenne noire vers le ciel.

Une cinquantaine de personnes se promenaient sur le Warf et sous leurs pas les vieilles planches tordues par le soleil claquaient le long des charpentes de fer. Une lune ronde et pâle était posée sur un nuage immobile. Les falaises du cap Bernard tranchaient noires sur la grisaille du ciel, semblable à un taureau accroupi sur le bord de la crevasse à laquelle il s'abreuve. La mer avait de lentes ondulations, splendide et comme lamée d'or. La brise coulait fraîche et parfumée.

Ce fut le calme, la détente,

La vie lui sembla plus douce. Il se coucha à demi sur un banc grisé, ébauchant un songe ; la musique atténuée par le râle des flots lui parut lente et voluptueuse... Mais des robes le frolèrent au passage, un parfum de muguet le réveilla. Il se leva et suivit le groupe.

C'étaient des jeunes filles. Et parmi elles il reconnut à sa démarche souple, à sa taille élancée, Titine, la fille de Ma-Sabine. Il les connaissait toutes d'ailleurs. Une mer de poésie montait en lui. Sa timidité disparut et au moment où elles se retournèrent, il se trouva trop près pour se dérober.

Il parut surpris, s'excusa et demanda la permission de les accompagner. Elles se recrièrent, des reproches mignards s'échappèrent de leurs lèvres sensuelles.

Tétin s'approcha de Titine et comme voisin lui demanda son bras. Il le sentit nu, potelé et doux, tremblant sur le sien. Des camarades, des familles arrivèrent. Le couple fut noyé. Alors ils s'isolèrent de la foule complice peut-être ! Ils se réfugièrent tout à fait à l'extrémité du pont, le dos tourné à la terre, perdus dans la contemplation de l'Océan, du ciel piqueté d'étoiles.

Depuis un an peut-être ils s'aimaient sans se le dire.

Ce n'avait été que regards échangés, œillades innocentes et puérides. Et à cette heure où sans fiers importun ils pouvaient se parler, ils restaient muets.

La Nature chantait doucement une chanson câline sur un rythme berceur, langoureuse comme une musique de tziganes. Un froid assez vif descendit de la vallée. Les amoureux se rapprochèrent. Il osa lui prendre la taille, et ainsi serrés l'un contre l'autre, leurs cœurs et leurs âmes, leurs mains s'unissaient. Leurs lèvres hésitaient encore. Les heures passaient !...

Soudain elle tressauta. Le pont était vide. Elle eut peur car une horloge sonna au loin minuit.

Que dirait sa mère ? Ils remontèrent vite la rue de Paris, puis le pas se ralentit. Et alors il parla.

— Titine ! je t'aime depuis longtemps. J'ai été timide. Je n'ai pas osé te le dire. Mais aujourd'hui cela déborde. Je t'aime ! et en son patois il répéta : Mi t'aime à vous ! doux comme un miaulement.

Ils causèrent. Les phrases traînaient lentes. Les mots ne comptaient presque plus, l'expression était tout. Ce furent des aveux passionnés, tour à tour tendres, naïfs, puérids. Ils disaient ingénument leur longue nervosité les nuits d'été, leurs longs frissons les soirs d'hiver. Dans leurs bouches les choses avaient un sens très chaste. Ils marchaient enlacés, sans but, oublieux du moment, goûtant la plénitude de l'exquise fête que leur donnait la Nature amie.

Ils se trouvèrent parmi de hauts troncs. Une ombre très douce parsemée de taches blondes courut sur eux. Des arbres bruissaient pleins d'étoiles.

— Oh ! dit-elle, la Cathédrale cassée ! J'ai peur.

— Tiens c'est vrai ! N'aie pas peur chérie. Vois comme les ruines sont belles. Je voudrais voir l'intérieur au clair de lune, il est si beau le jour ! Il fait doux, il fait clair. Allons voir le spectacle.

Et il l'entraîna, curieuse. Elle n'avait plus peur, appuyée à son bras fort qui la pressait.

Ils grimpèrent un talus et se trouvèrent de plain-pied dans la nef. De hauts pans de murs inachevés entre d'étroites fenêtres à ogives esquissées dressaient une sombre et majestueuse dentelure avec leur masse de lianes grim-pantes. Des soubassements dessinaient un fer à cheval d'ombres. Des buissons ça et là mettaient des taches noires avec des feuilles luisantes de reflets lunaires.

Tout au fond, là où devait être le chœur, il y avait un chaos de blocs roulés autour desquels rayonnaient des cryptes éclairées d'une douce lumière d'or pâle. Parmi l'amas des roches un poivrier sauvage aux contours indécis se tordait, vaguement avec une violente odeur d'encens. Des « gœrllets » bruissaient une sourde stridence ; il y avait des bruits d'élytres. La clarté qui tombait du ciel y laissait des coins obscurs, y jetait un charme spécial et prenant, donnant au pauvre monument inachevé quelque vague ressemblance aux vieux castels des monts de Provence.

Titine s'enivra de parfums ; elle chancela mal d'aplomb sur une pierre et se retint à l'épaule de Tétin, sa main frôla son cou. Il tressaillit, la serra plus fort. D'instinct leurs lèvres s'unirent. Le désir les envahit comme une marée montante. Il l'enleva dans ses bras frémissants et de roche en roche il dégringola jusqu'aux cryptes. Elle lui prit le cou à deux mains, un instant le visage fut éclairé, avec les yeux clos, les narines frissonnantes. Ils disparurent dans l'ombre qui s'emplit de baisers.

Alors d'une fenêtre émergea une tête monstrueuse. Tel un faune antique Pa-Misère d'un large rire silencieux riait, avec le trou noir de sa bouche parmi les poils luisants

* * *

Ah ! ce fut un beau tapage le lendemain ! Ma-Sabine avait veillé toute la nuit, agitée de colère. Elle était allée de chambre en chambre, cherchant un indice. Elle avait vidé les armoires ; les tiroirs, bouleversé les matelas, fouillé

les paillasses. Au petit jour, alors que les marchands de lait assaient criant éperdus : elle avait posé un fichu sur ses épaules et couru dans la rue. Quelques loqueteux s'en allaient d'un pas lent ; les yeux lourds de sommeil. Un agent de police passa, se rendant au poste voisin ; elle le happa, et lui prenant à deux mains son paletot, elle l'interpella, la bouche mauvaise :

— Ma fille ? où est elle ? Vous ne savez rien ? Alors à quoi êtes-vous bon ? Oui ! elle était avec Julie et n'est pas encore rentrée !

— Mais madame je ne sais rien ! Déposez une plainte ; on fera des recherches. N'esqu'itez pas mon linge. Allez voir votre Julie, quoi.

Elle le lâcha, hésitante, puis courut dans la rue de l' Arsenal par grandes enjambées avec des gestes brusques. Elle heurta rudement à une petite case close. Les poings tambourinèrent sur la porte.

De l'intérieur une voix s'éleva impatientée. Les battants furent jetés contre le soufflage de bardeaux. Madame Radin jaillit. Elle ne put dire un mot. Ma Sabine entra d'un bond et cria :

— Où est Titine ? Pourquoi n'est-elle pas rentrée avec Julie ? Elle n'est pas ici ? Hein ? quoi ? Vous êtes responsables, je porterai plainte. Gueuses ! gueuses !

Claquant la porte vitrée elle s'enfuit les yeux injectés de sang, traînant ses savates par les macadams, les poings serrés, réveillant, la rue, avide de scandale.

A sa vue et assez loin devant elle, un homme fit brusquement demi-tour et se jeta dans la rue Gounod. Intriguée, flairant une piste possible, elle le prit en chasse, à grande allure, avec un bruit de savates claquant aux talons. Elle l'interpella d'une voix rauque sans réponse. Sa colère accrue, elle lui sauta au collet.

L'homme se retourna : c'était Tétin.

— Ah ! je te tiens saloperie ! Pourquoi me fuis-tu ?

Réponds donc abruti ! Ah ! c'est bien toi. Hypocrite !

Où est Titine ? chez toi ? Vas-tu me répondre maître fourbe ou bien je te fais un mauvais parti !

Acculé au mur furieusement secoué, Tétin essayait à revers de manche la bave qui jaillissait en mitraille sur sa figure. Affolé, n'osant se dégager, il bégaya :

— Mais Ma-Sabine qu'est-ce que vous avez ? Titine ! ah ! Titine ? Eh ! bien oui ! Je vous la demande en mariage !

— Le cochon l'insolent ! et moi qui t'estimais te trouvant sage ! Voilà donc ce que tu es ? Un gremlin ! Dés-honorer une jeune fille comme Titine et moi, moi Ma-Sabine !

Le mariage ? Ah ! ah ! mais j'y compte bien, entends-tu ? et si tu ne le voulais pas je te tuerais, mauvaise graine de bandit ! Il faut que tu te maries. Tu ne sais pas à qui tu as affaire donc ? Je te tiens, canaille ! Emmène-moi maintenant. Il faut que je la corrige et que je la ramène à la case.

Tétin se redressa :

— Non, vous ne la toucherez pas. Je me marierai, mais elle restera à la case. Là vous pourrez la voir.

Ils allaient maintenant discutant, gesticulant. Un bazar-dier qui ne se rangeait pas assez vite fut bousculé et comme il réclamait Ma-Sabine lui lança un soufflet.

Suffoquant, les mains agrippées au panier le bazar-dier n'éclata en cascades de jurons que lorsqu'ils furent fort loin. Au détour de la rue des Limites une voix chevrotante disait à mi-voix :

Ptit fille là
Ça va la
Rivière,

Son ballot
d'Su, son dos ;
Jeunes gens...

— Vieux sacripant ! veux-tu t'en aller. Il est toujours dans mon chemin ce vieux cochon sale ! Je parie qu'il est ton complice. Ah ! que je t'attrape ! tu n'auras pas fini de chanter la godiche.

Pa Misère brusquement interrompu, branlant du chef, s'en alla, haussant les épaules, ironique. Il l'excusait, Ma-Sabine !

* * *

Aux premiers jours de Juillet le mariage se fit. Titine eut toutes les peines du monde à sauver ses fleurs d'orange qui tentaient les mains rapaces de sa mère, nerveuse d'un dernier spasme de rage. Le marié fut entouré d'une forte majorité de « petits tailleurs » ses confrères. La mariée avait amené un gros contingent de gentilles modistes. Le cortège se casa dans vingt voitures roulant vers St-Jacques. Sur les perrons de l'église tout le Butor s'entassait. Ce fut un beau défilé. Quand les nouveaux mariés ressortirent il y eut une acclamation formidable tant ils avaient l'air heureux, beaux, bien faits l'un pour l'autre ; Tétin, élégant bombait sa poitrine sous un plastron éblouissant ; riant à toute la foule, les yeux humides. Titine, gracile, tout de blanc habillée avec de grands yeux noirs sous des sourcils haut arqués son nez droit, ressemblait à ces madones des vieilles images pieuses.

Le soir il y eut bal au son d'une musique de cuivre à gros flons flons, avec les rires clair-perlés des modistes aux plaisanteries des galants. Après le quadrille d'honneur, au moment où le vin moussait dans les verres, Ma-Sabine en grande toilette bleue tendit à son gendre une carte jaune : l'ordre de mobilisation pour le 12. C'était sa dernière vengeance.

Tétin vit trouble ; un tourbillon de pensées s'agita en lui. Les danseurs lui parurent des spectres, tout lui sembla cruel. Mais il se ressaisit, leva lentement son verre et dit d'une voix forte :

Mes amis, je vous remercie d'être venus aussi nombreux à mon mariage. Je dois bientôt partir. Mais je suis content cependant car j'ai conscience de faire une chose grande, utile ! et je remercie mes instituteurs de m'avoir enseigné l'amour de la Patrie ! J'espère revenir, et

alors la guerre finie on vivra encore des jours heureux, n'est-ce pas Titine ?

— Oh ! oui — Vive Tétin ! Vive Tétin !

— Et vive ma Sabine ! hurla le vieux Pa Misère qui ce soir là était mis décemment. Chose incroyable il valsa avec sa vieille ennemie à demi réconciliée.

* * *

Pendant une semaine ils ne voulurent plus penser à rien ; ils vécurent leur rêve, anéantis en eux-mêmes, repris de caresses et de volupté !

Le 12 Tétin alla à la Caserne. Le départ fut fixé au surlendemain. Ce jour là à cinq heures, au chant du cor, Tétin, la musette gonflée à l'épaule, songeur, avec Titine, Ma-Sabine et Pa Misère consternés, quitta le Butor. Il y avait grand monde à la Caserne. A l'intérieur, sur une voie nouvellement établie, un train, délavée par les pluies, gris de suie et de poussière attendait avec une grosse fumée noire et puante. L'appel se fit, interminable, coupé de jurons, de cris de colère. Ces gens, dont certains allaient mourir, qui tous devaient souffrir, furent maltraités.

Cinq cents hommes se rangèrent en colonne par quatre. A un coup de sifflet, ils se ruèrent aux wagons comme pour un assaut, Riodor et Totor retinrent une place pour Tétin. Celui-ci embrassa en pleurant Ma-Sabine larmoyante, lui demanda pardon de la crasse qu'il lui avait faite ; il embrassa Pa Misère qui avait des larmes dans les yeux, puis en une longue et dernière étreinte il pressa sur sa poitrine Titine défaillante. Refoulant ses larmes il s'embarqua. Dès adieux partaient des portières, coururent le long de la rame de wagons.

Oh ! le triste départ ! Le ciel était gris, le soleil tardait à paraître. C'était trop matin et les personnages officiels, la musique, avaient fait comme le soleil.

Il n'y eut que des pépiements d'oiseaux, et des sanglots étouffés !

La locomotive poussive haleta, grinça et avec un bruit de ferrailles tout le train s'ébranla, gémissant.

Tétin se pencha les yeux plongés en ceux de Titine

— Adieu cria-t-il. L'angoisse l'étreignit à la gorge, lui martela les tempes, écrasa sa poitrine. Mais l'esprit du faubourg le délivra à demi et une chanson s'ébaucha en lui. En un lamento il chanta :

Titine mon fânme

Prie pour moi, mi ça va la guerre.

Un cri formidable jaillit des wagons, l'interrompant. La Marseillaise, ivre de gloire, prit son vol.

II

LA PASSION DE NOTRE FRÈRE LE POILU.

L'embarquement se fit le même jour à dix heures. Sur le navire mal aménagé, les hommes couchaient dans les cales où restaient d'insupportables odeurs de peinture, de goudrons, de désinfectants auxquelles devait se joindre des peaux de bêtes salées embarquées à Madagascar. On y descendait par de raides escaliers que le roulis rendait dangereux. Pour comble il fallut laisser aux passagers des premières et secondes classes les plus larges places sur le pont.

« Jupin pour les mortels, mit deux tables au monde !

La mer devint houleuse. Beaucoup eurent le mal de mer et les boyaux tordus ils expectoraient se vidaient partout. Une odeur aigre, moisie chaude montait des cales surchauffées et mal aérées par d'insuffisantes manches à air. Dans les paillasse mal nettoyées, grouillait la vermine.

La nourriture fut infecte. Bien des fois on la jeta par-dessus bord. Aux réclamations les officiers haussaient les épaules, la lèvre méprisante, le ventre plein des meilleurs morceaux. Le pain et le vin seuls étaient passables. Tout le monde grognait sourdement.

Tétin ayant quelque argent s'approvisionna à la cuisine des passagers. Il eut peu à souffrir relativement

Il lui sembla traverser un rêve indicible. Tout allait au devant de ses désirs. Jamais il n'aurait pu souhaiter mieux. Finies les idées sombres, les alarmes envolés les papillons couleurs de nuit qui faisaient clignoter son soleil des premiers temps. La Fée des beaux jours et des enchantements le mène à travers l'espace ami.

Mahé des Seychelles lui rappela son pays ; Djibouti déroula au rouge soleil couchant une vaste baie éclatante ; Suez lui présenta de belles maisons et de fraîches oasis ; le Désert autour du canal fut poétique avec les profils de chameaux, de cavaliers de sentinelles dans la nuit grise.

A Port-Said les avions et les cuirassés captivèrent son attention. Ce fut ensuite la Méditerranée avec ses îles bleues ses barques à voiles latines, ses vapeurs traînant leurs funées. Puis un soir par un clair de lune magnifique Marseille apparut lumineuse. Après ce furent Toulon, Hyères les Palmiers. Malgré le soleil brûlant, la caserne Vassoignes lui parut radieuse.

Il aima grimper les étroites rues de la ville haute pour admirer la mer et les Îles d'or, ou s'attarder le soir le long des Avenues sablées, hantées de palmiers de la ville basse et neuve.

L'Instruction militaire se fit rapide, fatigante le jetant sur son lit les membres las, l'esprit lourd. Dans la cohue des bureaux où aucun dossier n'était complet, il parvint à se faire classer parmi de vieux soldats de son contingent, qui parlaient en Orient au moment où à Toulon il

comptait s'embarquer, un accès de fièvre le cloua à l'infirmierie. A son rétablissement, il fut maintenu au 8^me Colonial et hiverna à Cavaillon, au pays des melons.

L'hiver passa avec ses giboulées, ses orages, son mistral destructeur et glacé, ses neiges, le froid qui bleuisait la peau, la faisait éclater aux doigts, gerçait les lèvres ; avec ses longues nuits.

Tétin était toujours content. Il avait ramassé curieusement de la neige, fait des glissades. Autour des braseros sous les marabouts, il avait conté aux Européens son pays de soleil avec ses frais ombrages. L'hiver s'écoula sans le mordre. Et quand le mistral soufflait il mettait un cache nez en disant : « tu n'auras jamais la force de nos coups de vent ! »

Au Printemps, la nature se para de vert, et bientôt se couvrit du manteau d'arlequin. Avec lui Tétin changea de régiment et passa à un bataillon d'instruction aux confins de la Normandie, dans un pays de larges vallons, de prairies humides, et de bois profonds. Il se perfectionna dans son métier de soldat, étudiant grenades, mitrailleuses, canon de 37, signalisation etc. Il apprenait vite, à fond, s'intéressant à tout. Devant toutes ces machines de mort l'espoir de vaincre grandissait en lui. Le soir parfois il s'en allait dans les fermes transformées toutes en débits clandestins et pendant que ses compagnons buvaient et lutinaient les filles roses, lui il causait avec les vieux, toujours enthousiaste. Il fut très chaste, fidèle à Titine dont le souvenir agita ses nuits.

Et un jour ce fut le grand départ. Heureux il se saoula et se permit même un baiser à la petite bonne qui le servait.

Le train bondé de jeunes soldats traversa Beauvais, Epernay, Nancy et s'arrêta à Baccarat parmi un quartier aux maisons éventrées.

C'était après l'échec tactique de l'Aisne. Le régiment dans lequel il était versé, le 52^me Colonial de la division Marchand se reformait en Lorraine. Il passa tout l'été aux jours interminables dans des secteurs tranquilles où les

tranchées régulières étaient munies de « caille botis », les cagnas relativement confortables le paysage calme plein de chants d'alouettes. Au repos on caïonnait dans des villages à moitié détruits où les maisons très vieilles, séculaires, se groupaient autour du clocher décapité. Les jardins étaient remplis de prunes, de groseilles, de cerises, de pommes, de poires. Il aimait à se promener dans la campagne silencieuse et inculte aux horizons vastes, quand le soir tombait des cieux. L'automne vint après la moisson, avec la fenaison. Les nuits devinrent de plus en plus fraîches.

Bientôt il y eut sur les routes des courses d'autos pleines d'officiers d'Etat Major ; le général visita les cantonnements fit faire des manœuvres le bruit courut d'une attaque prochaine.

Tétin faillit sauter de joie.

Mais dans la grange où couchait sa demi-section parmi les foin qu'on rentrait, les hommes grognaient les gens des villes surtout ; les paysans restaient muets, accablés. Un parisien les yeux encore tout pleins des boulevards et de leur grouillement disait :

— Toujours attaquer ! toujours souffrir. Vois-tu Tétin tu ne sais pas ce que c'est qu'une attaque. L'enfer, un enfer inimaginable ! Tu es heureux de partir avec ton patriotisme neuf, ton vieil esprit gaulois intact. Mais nous qui avons déjà fait trente mois de front nous avons laissé notre patriotisme à tous les fils barbelés de la Marne, de l'Artois, de la Champagne et de la Somme.

Et plus ça va, plus ça devient terrible ! Ce qui est décourageant, enrageant c'est quand en permission tu trouves sur les trottoirs un tas d'hommes jeunes, forts qui s'amuse, vont au théâtre, fréquentent les cafés, font les galants avec nos femmes. Ce sont eux qui tuent notre patriotisme ! A quoi me sert de combattre pour des gens qui se moquent de moi ? Et si on revient de cette guerre on sera des parias à qui on jettera un os à ronger en clamant : c'est une faveur que l'on vous fait ! Va, je les con-

nais ! Non, assez de batailles ! J'ai été blessé deux fois, j'ai vu mourir mes meilleurs camarades ! Horreur ! Ceux qui font la guerre est-ce nous ? Non, nous subissons la guerre. Là bas à l'arrière on nous fait marcher à coups de mots à effet : Le Droit, le Poilu, l'aube de la victoire, et quelques croix ! Ah ! les croix ! le secrétaire du colonel en a une aussi ! On se bat, on se fait amocher pour les embusqués qui seuls profitent de la guerre.

Nous sommes quatre millions de mobilisés, la moitié à peine se bat. Le reste ! Ah ! le reste nous vole notre part de gloire. Toi tu t'esquintes le tempérament, tu reviendras crevé d'infirmités apparentes ou cachées ! Eux ils farcissent et si tu grognes n'aie pas peur qu'ils hésitent à te fiche des claques.

Assez de guerre ! ... Je ne marche plus.

Sublime menteur ! Il fut le premier en avant.

Les autres hochaient la tête, graves, approbatifs.

Il reprenait :

Les embusqués nous éclabousseront plus tard de mépris et de boue, nous les éclaboussons trop de gloire et de sang.

Tétin écoutait douloureusement surpris, sentant la vérité de ces dires. Il se sentait petit, obscur parmi ces héros. Il se disait qu'il lui faudrait beaucoup de bravoure pour les égaler.

Un matin, on mit sac au dos. On fit cent kilomètres en quatre étapes pour s'embarquer à Bayon (1), débarquer à Bar-le-Duc et de là filer en camions, que des tonkinois conduisaient, sur des routes poussiéreuses où des américains passaient, graves..

* * *

(1) Sur la Moselle.

Ils arrivèrent dans un paysage tourmenté de vallons étroits et de côtes abruptes, très calme. Loin dans le ciel de gros flocons noirs se formaient avec un roulement sourd. La marche recommença sur des routes que des « pépères » réparaient, bordées de gros obus à moitié enfouis, rouillés.

En un vaste cirque, de hautes casernes crevées parurent, une ville se dressa muette, déserte, mutilée avec des maisons effondrées, grise : c'était Verdun.

On la laissa à gauche. Au loin de gros points parsemaient l'horizon en large cercle, une multitude de drachens, de « saucisses » sans cesse en observation. Le régiment croisa des sections d'infanterie réduites des trois quarts qui s'en allaient vers l'arrière, des hommes boueux, déchirés, hâves, fatigués, sans sac, traînant leurs fusils et de lamentables godasses.

Quelques uns jetaient au passage d'une voix douloureuse.

— Pressez-vous les gars ! Il y a longtemps qu'ils vous attendent là-bas !

On les regardait soudain muet, assombri.

Le calvaire commençait. Les fusils et les sacs prenaient une lourdeur de croix.

On marchait la nuit pour ne pas être vus des avions qui ronronnaient dans le ciel pâle tout le jour.

Oh ! ces marches dans la nuit noire, par des sentes à peine tracées, coupées de crevasses, encombrées de débris, le long des batteries cachées, parmi les carrières, sous les explosions d'obus ! On laissa des morts, des blessés geignants ! On marchait ! On dégringola des fondrières profondes, on grimpa sur des crêtes d'où l'horizon apparaissait rougeoyant de plus en plus, on traversa des villages, Fleury, Bras, qui n'étaient plus que des amas informes de pierres calcinées et de poutres charbonneuses.

De gros canons tonnaient à leur passage, les étourdis-

sant de leur grondement prolongé, les éblouissant de fulgurance. Bientôt on perçut l'égrenement des mitrailleuses; on cotoya amoncellements d'obus non éclatés, on gravit des ravins, on déboula sur leurs pentes, on enjamba des boyaux. On marchait les yeux fermés, pareils à des automates derrière le guide. Des hommes tombaient assommés de fatigue.

La troisième nuit on releva à trente mètres de l'ennemi un régiment de ligne, un régiment fantôme dont les hommes s'effacèrent dans la nuit opaque. On se terra dans des trous d'obus que des bribes de boyaux réunissaient les uns aux autres. C'était la ligne de combat. On patageait dans une boue épaisse, consistante qui se collait aux pieds.

À peine en position, la danse commença.

Des grenades roulèrent parmi les excavations, les balles hurlantes crépitèrent à ras de terre. Des voix gutturales, impérieuses machèrent des commandements. Tout près une mitrailleuse s'affola, une fusée monta, rouge et s'épanouit en plein ciel, flamboyante. Aussitôt un miaulement rageur, une explosion sèche avec les vibrations brèves du 75. Alors tout l'horizon s'embrasa. Une voûte de clameurs désespérées ensevelit les hommes. Un torrent énorme d'obus tomba en avant assourdissants et féroces. Ce ne fut plus qu'un bruit immense, continu comme un tonnerre interminable, haché parfois de cris douloureux, d'appels. Des flammes montèrent violentes, striées de projections sombres. Les obus avaient la puissance des cataractes, l'assourdissement des cyclones, la force destructive des météores, des trombes et des tremblements de terre.

L'enfer de Verdun, comme ceux de la Somme, des Flandres, etc. // comment s'en faire une idée si on n'a été les damnés qui s'y plongèrent? Les mots, les images sont impuissants. Barbusse (1), Henri Malherbe (2), Jean

des Vignes Rouges (1) et tant d'autres n'ont pu conter ces brouillards jaunes, verdâtres, sinistres se levant des terres bouleversées, cette mitraille monstrueuse, ces averses qui éventraient le sol, le matériel, les bêtes, les hommes.

Le tir e barrage dura des heures! et quand il cessa ce fut un marmitage régulier avec de lointaines pétarades de dépôts de munitions flambant brusquement.

Dans les gaz, les hommes avec le masque ressemblaient à des êtres fabuleux dignes de l'imagination de l'Antiquité ou de G. Wells.

Et toujours et partout cette horrible odeur des cadavres putréfiés. On buvait l'eau des trous d'obus, à cause du ravitaillement souvent détruit; cette eau blanche marneuse, polluée, puante où les morts à moitié enfouis semblaient se désaltérer en une soif inextinguible.

On sentait planer la Folie et la Mort ricanant avec les éclatements répétés.

Et Tétin se demandait:

— C'est ça la guerre? Cela est loin de ce qu'on nous contait! la magnificence des assauts avec clairons, musique, drapeaux! Fables loin de la réalité! Oh! l'horreur!

Les hommes se taisaient dans la débâcle de la Nature. Les visions de l'arrière venaient obsédantes à sa pensée. Néanmoins, courbé sous la lourde poigne de la Fatalité, il n'eut pas un moment de défaillance, il eut l'orgueil de se sentir souffrir. Enfin une après-midi de Novembre un ordre circula; un officier passa pressé. Le bataillon devait attaquer à 15 h. 30 et s'emparer de la côte à quatre cents mètres de là. Il n'y eut pas un murmure. Quelqu'un même dit:

(1) Le feu, Croire.

(2) La flamme au poing.

(1) Bounu soldat de Vaucquois.